

Chapitre 2

Tout a commencé dans le 13

Le premier colon

On considère généralement M. Noé Tourigny comme le fondateur de Sainte-Eulalie parce qu'il a été le premier colon à défricher la terre et à s'y établir. On pourrait tout aussi bien attribuer le titre de fondateur à l'abbé Calixte Marquis. M. Tourigny n'arrivait pas en forêt vierge comme on pourrait le supposer à priori. Sur quelques-unes de ces terres, il y avait déjà eu des coupes de bois plus ou moins importantes. Certaines avaient aussi été squattées. On coupait le bois disant qu'on était propriétaire sans pour autant détenir de titres. Dans certains cantons, c'était plus ou moins anarchique. Nous en avons d'ailleurs parlé précédemment.

En 1931, M. Donat Tourigny, fils de Noé, publiait un fascicule sur les origines de notre paroisse intitulé : « *Album-Souvenir des premiers colons de Sainte-Eulalie* ». Nous y reviendrons. Mais M. Tourigny a écrit plus de 200 pages non seulement sur les origines de la paroisse, mais aussi sur les us et coutumes de l'époque, sur les premières familles, etc. Nous utiliserons largement ses écrits et ne manquerons pas à l'occasion de les citer in extenso selon leur pertinence et leur valeur historique.

Quelques personnes avaient manifesté le désir que ces pages soient publiées à l'occasion du 150^e. Cependant, tout n'est pas nécessairement important dans ces écrits. On peut retrouver dans des bibliothèques ou sur internet bon nombre des sujets d'ordre général qu'il a traités et qui ne sont pas particuliers à Sainte-Eulalie.

M. Donat Tourigny est né le 22 février 1878. Il a fait ses études chez les Frères des Écoles Chrétiennes à Longueuil et au Mont St-Louis à Montréal. Il a suivi des cours à l'Université de Montréal, à l'Institut Pédagogique

et dans plusieurs Universités américaines. Il a enseigné puis a été maître de Poste à Lachine. En 1906, il s'associe à M. A. Lamarche pour fonder l'imprimerie Lamarche & Tourigny à Lachine.

M. Tourigny a publié un journal bilingue, *Le Courrier de Lachine*. Il est revenu par la suite à l'enseignement tout en publiant divers ouvrages historiques. Il avait même une chronique hebdomadaire dans La Presse ayant pour titre : *Exhortations aux instituteurs*.

M. Tourigny était de plus dessinateur et musicien.

Laissons-le raconter l'arrivée du premier colon, son père M. Noé Tourigny.

« Vers 1850 et les années suivantes, le gouvernement envoya des arpenteurs mesurer le reste des terres du Canton d'Aston : celles qui se trouvent au sud de la rivière Blanche, depuis Saint-Wenceslas. Chaque rang fut aussi subdivisé en lots de trois arpents de front sur vingt-huit de profondeur, ancienne mesure française.

Au cours de l'année 1854, il se fit beaucoup de concessions de ces lots dans Sainte-Eulalie, mais les acquéreurs ne les ont pas ou presque pas défrichés et plusieurs ne les ont jamais payés. Ils furent repris par le gouvernement pour la plupart, dans les années suivantes. De 1856 à 1860, aucun lot ne fut acheté dans Sainte-Eulalie et deux ou trois seulement dans les 7^e et 8^e rangs de Bulstrode, mais aucun défrichement s'y fit.

Il fallait un homme courageux pour déclencher le mouvement. Cet homme, qu'aucun obstacle n'a pu rebuter, est M. Noé Tourigny. Il demeurait à Saint-Grégoire où il avait été élevé; et comme son père n'avait pas le moyen de l'établir sur une terre déjà en culture, il résolut d'aller passer un an aux États-Unis afin de gagner pour s'acheter un lot et s'y établir. Il a passé un an à travailler chez un fermier à St. Johnsbury (Vermont).

C'était en 1860. Le docteur Bourgeois venait d'acquérir un grand lopin de terre pour le revendre par lots aux pères de famille qui voudraient y

établir leurs enfants. Au cours de l'hiver, grand-père Charles Tourigny résolut d'aller visiter ces lots. Il en fit marquer un à son nom et devait retourner le visiter de nouveau en été pour voir s'il le trouverait de son goût et s'il désirait le garder, ce qu'il fit de bonne heure, car le 2 mai suivant, il en devenait l'acquéreur. »

M. Tourigny rappelle que son père aurait préféré un lot à Saint-Wenceslas, mais ils étaient plus dispendieux sans doute dû au fait que c'était plus près de Saint-Grégoire. Conséquemment, la demande était plus forte.

« Après les récoltes, papa et mon oncle Olivier allèrent commencer les premiers défrichements sur ce lot. M. Joseph Beaudet, qui avait aussi un lot dans les environs, fit le voyage avec eux. C'était un lundi du commencement de septembre. Ils partirent gaiement, accompagnés des vœux de leurs familles. Ils partaient pour la semaine, à pied, ayant chacun sur le dos un sac de provisions passé à leur manche de hache. Le trajet était non seulement très long, mais assez difficile, car il n'y avait que des chemins d'hiver que les commerçants de bois avaient fait tracer, et comme la gelée n'avait pas encore formé de glace sur les savanes et les ornières, il fallait être bien chaussé pour entreprendre un tel voyage.

Après bien des détours pour éviter d'enfoncer dans les endroits marécageux, ils arrivèrent enfin au terme de leur voyage ce qu'ils reconnurent par les poteaux que les arpenteurs avaient plantés pour indiquer les rangs et les lots. M. Beaudet s'arrêta naturellement sur son lot où il y avait une petite cabane bâtie et il invita ses compagnons à prendre le repas avec lui, ce qu'ils acceptèrent avec bonheur. Ramassant quelques fagots, ils firent ensuite une bonne poêlée de grillades de lard salé et, après avoir dit leur bénédiction, ils s'assirent pour prendre leur premier repas que la marche qu'ils venaient de faire avait abondamment assaisonnée.

Continuant ensuite leur route, papa et mon oncle se rendirent sur leur lot qu'ils reconnurent par le numéro écrit sur le poteau qui servait de borne. Mettant aussitôt sac et hache par terre, ils examinèrent le terrain avec attention afin de voir l'endroit le plus propice pour y élever une construction afin de commencer les défrichements par cet endroit. Mon oncle, coupant

alors une branche dit à papa avec un sourire : « Je pourrai toujours bien dire que c'est moi qui ai coupé la première branche sur ta terre. » – « Pas de différence répondit papa, que ce soit l'un ou l'autre qui coupe la première branche, il en reste encore beaucoup à couper. » Les premières nuits, il logea dans une petite cabane de chantier qui se trouvait sur la terre de M. Gédéon Héon. Cette misérable cabane mesurait environ 15 pieds sur 12 et avait une ouverture au haut pour permettre à la fumée de s'échapper. »

La première maison de Sainte-Eulalie

« Dans l'hiver de 1862, mon père vint de nouveau faire de l'abatis sur sa terre et équarrir du bois pour la construction de sa maison. Il était accompagné de son frère Olivier, mais M. Beudet ne revint plus travailler sur sa terre. Il l'a revendue à Mgr. Marquis qui l'a revendue à Mme veuve Joseph Prince. Ils avaient amené un cheval avec eux afin de tirer en lieu convenable le bois de construction qu'ils devaient préparer. »

Au printemps suivant, ils revinrent de nouveau avec un cousin, M. Élisée Tourigny qui se plaça entre les deux frères, et papa prit un peu de terrain sur le lot voisin pour conserver la même largeur que son frère Olivier (car c'est lui et non mon oncle Odilon qui devait s'établir à Sainte-Eulalie.) Ils ont échangé ensuite.

On fit d'abord brûler les abatis faits au cours de l'automne et l'hiver précédent, puis, on commença à ensemercer ce terrain de céréales que l'on milla abondamment. Pendant que croissait cette première moisson, mon père leva sa maison, la première de Sainte-Eulalie, à l'aide de son frère et de son cousin. Trois hommes pour « lever » une maison, c'est bien peu, mais, il faut dire que ce n'était pas une cathédrale que la petite maison comme on l'a appelée depuis la construction de notre autre maison. »

Cette première maison a ensuite servi de hangar et elle a brûlé un soir de juillet 1954. Elle était érigée à une douzaine de mètres à l'est de celle qui existe toujours, la deuxième qu'a érigée Noé. Cette maison est située au 714 des Érables où habitent actuellement Mme Karine Marchand et sa famille.

M. Donat Tourigny nous raconte la suite.

« Elle mesurait (la première maison) 24 pieds sur 26, était montée pièce sur pièce et avait un petit grenier où l'on montait au moyen d'une échelle. Le haut aussi bien que le bas étaient tout d'une seule pièce, avec une seule fenêtre de chaque côté pour le bas, et deux petites ouvertures sans vitre dans les pignons pour le haut. Pour la rendre bien chaude, on apporta de l'étope de Saint-Grégoire pour la calfeutrer. Longtemps après, lorsqu'il y eut un moulin à scie dans la paroisse, on la couvrit de planches bouvetées afin de la rendre plus jolie et surtout plus chaude encore. Cette pauvre petite maison, elle est bien chère non seulement aux membres de notre famille, surtout aux plus âgés à qui elle rappelle de bien doux souvenirs, mais, aussi à la plupart de nos voisins qui y ont demeuré plus ou moins longtemps lorsqu'ils sont venus s'établir à Sainte-Eulalie. »



La première maison : On voit ici M. Maurice Gaudet et son fils Guy, mais en arrière-plan, vis-à-vis la main gauche de M. Gaudet, c'est la première maison de Sainte-Eulalie.

« La maison était à peine terminée qu'on se mit à construire l'étable, la vieille étable comme on l'a longtemps appelée. Cette étable a été démolie depuis longtemps. Elle était si petite qu'on pouvait à peine y loger un cheval, une vache et y mettre un peu de fourrage dans le haut. »

Arrivée de la femme du premier colon en 1862

« Si les belles moissons qui commençaient déjà à couronner les efforts du premier colon de Sainte-Eulalie étaient de nature à encourager ses cousins et ses amis à le suivre, ainsi qu'ils l'ont fait peu après, il faut tout de même avouer qu'il fallait à une jeune femme un courage plus qu'ordinaire pour s'aventurer si loin des siens dans une forêt où les communications étaient impossibles en été et bien difficiles en hiver.

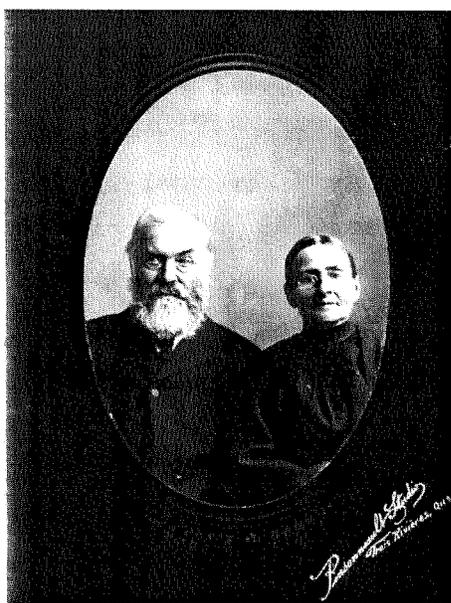
Ces difficultés n'effrayèrent cependant pas une jeune fille d'à peine seize ans qui n'hésita pas à partir pour aller vivre dans cette affreuse solitude. Cette jeune fille, au cœur si viril, se nommait Hedwidge Thibodeau, fille de Léon Thibodeau. On la plaignait beaucoup, en comparant Sainte-Eulalie à ce qu'avaient été les Bois-Francs à leur origine, mais, elle répondait avec courage qu'il ne lui arriverait que ce que Dieu voudrait. »

En ce qui a trait au choix de sa femme, M. Donat Tourigny raconte comment son père a choisi celle qui allait devenir son épouse. *« Il songea ensuite à une chose des plus importantes : s'unir à une personne qui lui conviendrait dans la situation particulière où il se trouvait. Il n'eut pas de difficulté à en trouver une qui lui convenait parfaitement, car dans le rang voisin de sa maison paternelle, vivait une brave famille de descendance acadienne, la famille de Léon Thibodeau, dont les filles, toutes travaillantes et surtout bien pieuses, lui convenaient parfaitement. Il choisit la plus âgée nommée Hedwidge, fille de foi robuste et d'un courage à toute épreuve, qui lui fut une compagne on pourrait dire incomparable, tellement elle fut toujours le parfait modèle de la vraie femme chrétienne. Les fréquentations de furent pas longues.*

D'ailleurs, le curé Harper qui estimait beaucoup mon père et qui souhaitait vivement voir les jeunes gens de sa paroisse s'établir à Sainte-Eulalie, conseilla fortement à ma mère de l'épouser, disant qu'elle avait affaire au meilleur garçon du monde et lui représenta comme une mission providentielle, la vocation de devenir la femme du premier colon de cette future paroisse.

Le contrat de mariage ne fut pas compliqué : on pourrait le résumer ainsi : « Tout serait en commun; le mari en aurait l'administration, et le dernier vivant les biens. » La dot et autres choses semblables n'entrèrent pas en ligne de compte. Ma mère apporta avec elle un peu de linge et quelques ustensiles, et les parents, sans s'y engager par contrat, lui donnèrent dans la suite une vache, un mouton et diverses choses qu'ils remarquèrent devoir lui être utile dans son ménage.

Le mariage fut célébré de bonne heure car papa avait laissé des animaux sans gardien et il ne pouvait pas s'absenter longtemps. Le voyage se fit en traîneau avec des provisions, du linge et quelques effets de ménage. C'était le 4 février 1862. Aussitôt installée dans son petit logis qu'elle dit avoir trouvé très beau, ma mère s'occupa, le reste de l'hiver, en outre du soin du ménage, à seconder mon père dans tout ce qu'il avait à faire : ils travaillaient toujours ensemble, soit dans la maison, soit dehors. »



M. Noé Tourigny et son épouse Mme Hedwidge Thibodeau.

Le premier enfant de Sainte-Eulalie

C'est le 10 novembre 1862 que naît la première enfant de Sainte-Eulalie. La logique est respectée puisqu'elle est la fille du couple fondateur, Edwidge et Noé. M. Donat Tourigny nous raconte.

« On attendit pour la porter au Baptême qui se fit à Saint-Valère, l'église la plus rapprochée, le 29 du même mois parce que les chemins n'étaient pas passables avant ce jour. Les premières gelées ayant fait « ressorrer » un peu l'eau des savanes et durcir la terre, on se hasarda à se rendre alors à l'église ce qui ne se fit pas sans grandes difficultés.

M. Dault, le curé de Saint-Valère, voulut lui donner le nom d'Eulalie : « Puisque c'est la première enfant de cette paroisse que je baptise dit-il, nous allons lui donner le nom d'Eulalie.

Après les premiers éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul sur les genoux de sa mère, Eulalie est allée au couvent à Saint-Grégoire où elle s'est mérité, à l'âge de 16 ans, un diplôme d'enseignement modèle ce qui lui a permis d'enseigner pendant quelque temps à Saint-Paul-de-Chester. Plus tard, elle a épousé M. Johnny Vigneault.

Par la suite, alors que Donat Tourigny écrivait ses mémoires, dans deux longues missives, sa sœur Eulalie a raconté un peu ce qu'elle savait de l'arrivée de ses parents à Sainte-Eulalie. Certains passages de ces missives que nous allons maintenant évoquer ressemblent forcément à ce que Donat a écrit et que nous avons cité précédemment. Toutefois, les écrits d'Eulalie illustrent de belle façon la vie des premiers colons au quotidien et conséquemment quelques us et coutumes de l'époque.

À cette époque, Monsieur Marquis, curé de Saint-Célestin avait obtenu du gouvernement de faire tirer des lignes en pleine forêt afin de fonder des paroisses nouvelles. Il invitait bien les jeunes d'aller à Sainte-Eulalie où quelques commerçants venaient de temps à autre prendre du terrain afin de piler le bois. Mais Sainte-Eulalie, c'était alors de bout du monde, en pleine forêt, à plusieurs lieues des gens civilisés; les chemins n'étaient qu'un tracé à

travers le bois. Il fallait partir à pied de Saint-Célestin avec le sac de hardes et de provisions au dos, puis la hache et la carabine à la main, par crainte de mauvaises rencontres, les ours étaient alors nos voisins.

Mais mon père qui était alors fort et courageux, (ses amis l'avaient surnommé Papineau, nom d'un patriote qui faisait alors parler de lui par son courage et son énergie), vint s'établir en pleine forêt. »

Au sujet du sobriquet de Papineau, Donat dans ses écrits rappelle qu'il était coutume à St-Grégoire de donner des surnoms. Un jour qu'il demandait à un résident de l'endroit pourquoi on avait attribué ce sobriquet à son père Noé, son interlocuteur répondit : *« Lorsque ton père était jeune, il avait la réplique vive, spirituelle et comique et comme on était à l'époque du grand tribun Louis-Joseph Papineau, ils lui avaient donné ce nom qu'il a gardé toute sa vie. On sait d'ailleurs que presque tous les premiers colons de Sainte-Eulalie se nommaient par leurs sobriquets d'enfance ce qui ne semblait pas les offusquer. »*

Les plus âgés se souviennent sans doute de ceux que l'on appelait : Arthur à Papineau, Adrien à Papineau, etc.

Mais laissons Eulalie continuer.

« Il fut accompagné dans son premier voyage par son frère Olivier. En arrivant ils se mirent à abattre le bois et à préparer ce qu'il fallait pour les premières et rustiques constructions : une maison de 20 pieds carrés, avec un abri pour un cheval, une vache et un peu de fourrage. Aussi, au bout de quelques mois, quand il vint à Saint-Grégoire pour se marier, on plaignait le sort de cette jeune épouse qui s'en allait si loin, si loin, où tout manquait.

Cependant ma mère m'a dit bien des fois qu'elle ne s'était jamais ennuyée et n'avait jamais eu de misère. L'été, elle travaillait au dehors toute la semaine à faire de la terre et semer avec son mari, puis l'hiver à filer la laine et le lin, le dimanche à lire les quelques livres de prières ou d'école qu'elle avait apportés. Maman avait fréquenté l'école jusqu'à l'âge de 14 ans, était peu instruite, puis papa avait été quelques années à l'école de M. l'inspecteur Plante. Il savait, je crois, tous les chants d'Église et les canti-

ques d'alors. Il avait une assez belle voix et chantait toute la journée à mettre en fuite toutes les bêtes des bois. Il allait aussi à la chasse tuer quelques gibiers qui changeaient le menu de la table par un ragoût de perdrix. Enfin, ils vivaient dans l'attente d'une église comme les anciens dans l'attente du Messie.

Les premières années ils allaient à la messe deux ou trois fois par année à Saint-Grégoire, leur paroisse natale, puis visiter les parents et amis toujours si contents de se revoir après plusieurs mois d'absence, sans oublier de faire les achats indispensables pour six mois. Oui, ce n'était pas une petite fête à Saint-Grégoire de voir arriver ces gens qui venaient de si loin et qui n'étaient pas morts de misère ni dévorés par les bêtes féroces.

Leur exemple fut suivi par les cousins de Saint-Grégoire dont un grand nombre prit le chemin de Sainte-Eulalie. Voilà pourquoi on appelait le rang du 13, le rang des Tourigny. Puis chez mes parents, il fallait se presser pour loger tous ces nouveaux arrivants qui étaient sans toit pour les abriter. Il fallait en étendre des matelas (ou plutôt des paillasses), partout, en haut, en bas et jusqu'à la grange pour se loger tant bien que mal. Le premier à suivre l'exemple de papa fut un cousin du nom de Cléophas Tourigny qui, à quelques arpents d'ici, s'était bâti un petit campement en bois rond avec plancher équarri à la hache, éclairé de deux petits châssis d'une seule vitre de 10 pouces carrés. J'y allais quelquefois avec mon père et je trouvais ce campement si triste que notre maison était un vrai cadeau auprès du sien. Notre maison avait de bons planchers que ma mère tenait bien blancs, 4 grands châssis et les murs blanchis à la chaux. C'était pauvre, mais c'était si propre que c'était gai.

Lorsque j'avais cinq ou six ans, monsieur le curé de Saint-Valère venait quelques fois l'été nous faire une mission chez M. Téléphore Martin de Saint-Samuel. C'était déjà une amélioration, une espérance pour l'avenir, mais il y avait encore de quoi faire, le terrain de l'église couvert en grand bois debout si touffu et si long. Il y avait juste la largeur de passer une voiture où sont les chemins aujourd'hui, puis le bois se rejoignait au-dessus de nos têtes comme une voûte. Que c'était sombre, j'y pense souvent; puis il fallait passer par-dessus les « rallongs » et les racines avec souvent en été, deux pieds d'eau et de boue, pendant des arpents et des arpents de long.

C'était miracle que de pouvoir finir par passer. Je crois que l'archange Saint-Raphaël nous guidait comme Tobie, ou tout au moins comme la Providence.

L'été était pour mes parents une saison d'activité : toujours beaucoup d'ouvrage, toujours des colons travaillant à leurs maisons, mais l'hiver, c'était la solitude complète. L'automne et le printemps, impossible de sortir par manque de chemins et je crois que Robinson Crusoé dans son île déserte n'était pas plus délaissé avec son fidèle Vendredi. Comme lui, il fallait voir à tous les besoins pour la table et le vêtement. Le vêtement était la laine et le lin : pour la nourriture, grand-père Tourigny l'a fournie pour la première année ainsi que le fourrage pour le cheval et la vache.

Dès le premier automne, mon père a récolté plus qu'il ne fallait pour l'année. Ma mère me disait souvent : « La terre poussait alors en abondance. » Aussi, il y avait toujours du pain d'habitant sur la table et du lard au chaudron. Une vache ou deux donnaient le lait, le beurre et la crème, puis il ne faut pas oublier par la suite deux ou trois moutons chaque automne que nous pouvions abattre pour la viande et dont le suif était employé à faire des chandelles pour éclairer, mais il fallait en user avec économie au risque d'en manquer et d'être obligés de veiller à la clarté de la petite porte du poêle. Pour le dessert, il y avait les fruits en été : fraises, framboises et bleuets. Maman en faisait des confitures pour l'hiver. De même, il y avait la mélasse : ce n'était qu'une cruche qu'il fallait acheter et même la chercher assez loin.

Lorsque j'avais 7 ou 8 ans, grand-mère Tourigny nous avait emporté une lampe avec un pied bleu. Quelle merveille que cette lampe brillante comme le soleil! (...) Avec les années, la famille se multipliait : pas d'église qu'à de grandes distances, aucune école. Maman nous montrait à lire et le catéchisme tout en filant sa quenouille. Mais j'étais rendue à 9 ans, il fallait songer à faire ma première communion. Aussi mes parents firent-ils le grand sacrifice de me mettre au couvent à Saint-Grégoire. J'y demeurai 6 ans et Dieu seul a pu compter les larmes amères que j'y versai. En me voyageant, mon père arrêtait à Saint-Célestin consulter monsieur le curé Marquis. C'était son ami et son conseiller. Celui-ci l'encourageait, lui promettait que

bientôt il y aurait une église dans la paroisse qu'il avait fondée, puis il obtenait de l'argent du gouvernement et faisait faire des chemins, etc.

Disons maintenant un mot de l'habit : il n'était pas élégant, mais chaud et solide. L'hiver c'était la laine de nos brebis et l'été la toile du lin que ma mère filait, tissait et confectionnait de ses mains, car elle devait aussi être modiste de chapeaux, couturière de robes et manteaux, cordonnère, enfin tout métier tandis que papa était défricheur, cultivateur, ouvrier, maçon, charpentier, menuisier, forgeron, etc. etc. La nécessité était son maître. À son école on fait de rapides progrès.

Pour augmenter les revenus du ménage, maman cultivait tous les ans un grand champ de tabac qu'elle allait vendre au magasin de M. Coulombe à Saint-Wenceslas afin d'acheter du « cottonage » ou d'autres besoins pour la famille. Papa vendait du foin et de l'avoine aux gens qui venaient travailler dans les environs ou faire chantier l'hiver.

Puis la paroisse se peuplait, d'autres ménages venaient charmer notre solitude. Avec le temps, des écoles surgirent où les enfants pouvaient s'instruire sans quitter le toit paternel. Mais mon père n'a jamais hésité lorsqu'il s'agissait de faire des sacrifices pour l'instruction de ses enfants. C'est ainsi que plusieurs de mes sœurs passèrent par le couvent et deux y sont demeurées en se consacrant à Dieu dans la vie religieuse. »

Madame Eulalie Tourigny écrit dans une autre lettre :

« L'été il y avait beaucoup d'activités; avec des hommes qui se retiraient chez nous, souvent tard en automne. Maman allait aider papa à travailler la terre, semer, faire brûler, couper à la faucille, cultiver le jardin, traire les vaches, soigner les petits animaux, élever une nombreuse famille d'enfants qui pleuraient souvent tant le jour que la nuit, sans sirop calmant ni aucun remède qu'un suçon de toile. Puis, faire à manger à tous ces hommes qui, le soir, passaient la veillée à parler des chevaux, des voyageurs puis des gens de St-Grégoire, tours de force, etc.

Quelquefois on chantait autour du feu que l'on devait toujours faire pour chasser les maringouins qui étaient légion. Le soir surtout, il ne fallait

pas oublier la « boucane », si on ne voulait pas se faire dévorer par les maringouins, les moustiques, les brulôts.

*« Il y en avait des grands
Qui nous dévoraient les mains;
Il y en avait des petits
Qui étaient encore plus chétifs. »*



Mme Eulalie
Tourigny

L'hiver c'était monotone. Le jour, papa bûchait, faisait du « découvert », battait au fléau, etc. Le soir, il faisait divers petits travaux : réparait les chaussures, les raquettes, faisait des chaises, les « empaillait » avec des écorces d'orme, etc. Maman filait le lin et la laine, faisait des chandelles de suif que l'on mettait dans un grand chandelier en cuivre et dans un fanal de fer blanc perforé de trous, formant diverses figures. Puis, tout en travaillant, elle nous enseignait nos prières, notre catéchisme, nous racontait la vie de Notre-Seigneur, et quelquefois le conte du Petit-Poucet, de la poule et du renard, etc.

L'hiver nous « catinions », nous faisons mille « bébelles » sur l'ardoise : des chats, des poules, des bonhommes, des maisons toutes meublées et jusqu'à l'échelle pour monter au grenier, pendant que papa et maman lisaient des livres instructifs qu'ils avaient apportés de Saint-Grégoire, de pieuses revues, etc. Ils aimaient aussi à écrire. Maman faisait du dessin assez bien réussi; je m'en rappelle encore. Puis on parlait des grands-parents, des amis de Saint-Grégoire, des morts qu'on ne reverrait plus. Le temps passait comme par enchantement. Jamais nous n'aurions pensé à l'ennui. Deux ou trois fois par année, les parents allaient ensemble à Saint-Grégoire, tant qu'il n'y a pas eu d'église à Saint-Wenceslas. Alors, il nous fallait garder et être bien sages, mais le soir venu, lorsque nos parents n'étaient pas encore arrivés, nous courrions chez M. Gaudet, qui était le voisin le plus rapproché.

Le dimanche nous étions bien tranquilles, car les hommes allaient ordinairement à la messe à St-Grégoire. L'été nous allions aux fraises, aux framboises, aux cerises, suivant la saison. Quelquefois, lorsque ce fut un peu plus défriché, nous allions jusqu'à l'emplacement où serait un jour notre

chapelle, que nous pensions n'avoir jamais le bonheur de voir de nos yeux. Quelquefois, nous allions en voiture voir nos lointains voisins : M. Jude à Georges Arseneault, M. Honoré Désilets, M. Calixte Vadeboncoeur.

Chasseurs :- *Les sauvages (N.D.L.R. On dirait aujourd'hui : les Amérindiens évidemment. C'était probablement des Abénakis de Bécancour, aujourd'hui Wôlinak) venaient quelquefois faire la chasse dans les environs. Il y avait aussi des Canadiens qui chassaient le gibier, alors si nombreux dans nos parages. Je me rappellerai toute ma vie d'un chasseur nommé David Cyrène de Bécancour qui venait tous les hivers faire la chasse. Il logeait chez nous deux ou trois jours, en passant. C'était pour nos parents et pour nous les enfants, une véritable fête de le voir arriver.*

Il apportait des nouvelles des paroisses d'en bas, ce qui était une chance rare, car nous étions loin alors de la poste rurale. Puis, il nous racontait tant et de si intéressantes histoires : il avait tant voyagé, fait la chasse avec les sauvages, etc. Il est vrai que son grand couteau et sa carabine nous faisaient bien un peu frayer, à nous les enfants, puis son gros sac rempli de peaux de renards, visons, chats sauvages, etc. nous inspirait bien un certain respect, mais notre hôte avait l'air si bon que, lorsqu'il avait rangé tous ses effets dans un coin, derrière la porte, nous finissions par nous approcher pour mieux entendre ses belles histoires qui finissaient bien tard. Ces soirs-là, maman nous permettait de veiller pour l'écouter. »

M. Noé Tourigny est né dans le rang Beauséjour à Saint-Grégoire de Nicolet. Son acte de baptême se lit ainsi «*Le vingt-huit janvier mil huit cent trente-six, par nous prêtre soussigné, a été baptisé Charles-Noé, né le même jour, du mariage de Charles Deshaies dit Tourigny, cultivateur de cette paroisse et d'Angélique Désilets. Parrain, François Deshaies dit Tourigny; marraine, Marie Désilets qui n'ont pu signer.* »
P.Pilote, Ptre.

Madame Noé Tourigny, née Hedwidge Thibodeau est née à Saint-Grégoire le 29 mars 1846 du mariage de Léon Thibodeau et Louise Noël.

